

—Elle est ici depuis neuf heures, c'est elle qui reçoit les invités ; elle ne suivra pas le convoi, parce que M. le marquis craint qu'elle ne soit trop vivement impressionnée ; mais, en ne vous éloignant pas du pavillon, je pense que vous pourrez la voir dans un instant lorsque les personnes qui sont avec elle sortiront.

—Madame la marquise a sans doute ses enfants près d'elle ?

—Non, les enfants sont restés à l'hôtel. M. le marquis désirait les amener, mais madame la marquise s'y est opposée. Cela a donné lieu ce matin à une scène touchante ; en y pensant, je suis encore tout ému.

—Si je ne craignais pas d'être indiscret, monsieur Firmin, je vous demanderais ce qui s'est passé.

—Oh ! je veux bien vous le dire. Mais, pour que vous puissiez comprendre, je dois vous apprendre d'abord que madame la marquise a été pendant plusieurs années sans témoigner aucune affection à son fils.

—Je sais cela, monsieur Firmin ; c'était, m'a-t-on dit, l'effet d'une singulière maladie qu'avait la bonne marquise et dont elle est heureusement guérie aujourd'hui.

—Du moment que vous savez cela, ce que je vais vous raconter vous intéressera.

—Vous pouvez en être certain, monsieur Firmin.

—Voici : hier soir, M. le marquis avait dit : "Eugène et Maximilienne assisteront avec moi aux obsèques de leur grand'mère." Ce matin, à huit heures, M. Eugène était habillé, prêt à partir, et paraissait enchanté d'accompagner son père. A huit heures et demie, M. le marquis et son fils attendaient madame la marquise dans le grand salon. Elle parut.

—Où donc est Maximilienne ? demanda M. le marquis.

—Elle est avec sa gouvernante, répondit madame la marquise.

—Est-ce que nous ne l'emmenons pas ?

—Maximilienne est trop jeune pour assister à cette triste cérémonie.

—En disant cela elle regardait M. Eugène d'une façon toute drôle. On voyait très-bien qu'elle était contrariée que M. le marquis emmenât son fils.

—Puisque nous laissons Maximilienne, répondit le marquis, nous n'avons plus à attendre. Partons, ajouta-t-il, en prenant la main de M. Eugène.

—L'enfant sautait de joie. Madame la marquise devint subitement très-pâle.

—Eugène, dit-elle alors de sa douce voix qui touche tous les cœurs, si vous ne restez pas avec votre petite sœur, vous me ferez beaucoup de peine.

—Sur ces paroles, l'enfant lâcha la main de M. le marquis et s'avança vers madame la marquise, sérieux et grave comme un petit homme.

—Maman, répondit-il, je vous aime et je vous respecte trop pour vouloir jamais vous faire de la peine ; je resterai avec ma petite sœur.

—Aussitôt, la joie éclata dans les yeux et sur le front de madame la marquise.

—Elle se baissa, et, prenant dans ses mains la tête de l'enfant :

—Tiens, je t'aime ! s'écria-t-elle.

—Et à plusieurs reprises et avec force, elle l'embrassa sur le front, et sur les joues. Pendant ce temps, l'enfant sanglotait et disait :

—Oh ! maman ! Oh ! papa !

—En effet, monsieur Firmin, cette scène est fort touchante, dit l'agent de police.

—N'est-ce pas, monsieur, reprit le vieux serviteur. Comprenez mon émotion et celle de M. le marquis. Pour la première fois, madame la marquise tutoyait son fils et l'embrassait en présence de ses serviteurs.

Le jardin s'était peu à peu rempli de personnes qui venaient assister à la cérémonie funèbre. Il y avait également foule dans la rue.

Sosthène n'était plus près de l'arbre contre lequel il s'appuyait un instant auparavant. Morlot le chercha vainement du regard. Il avait disparu. Le marquis de Coulange rentra dans le pavillon. Un instant après, les personnes qui se trouvaient réunies, des dames principalement, commencèrent à sortir. Les voitures de l'administration des pompes funèbres étaient arrivées ; tous les employés étaient à leur poste. On se préparait à placer la bière sur le corbillard.

Firmin toucha le bras de Morlot.

—Vous désirez voir madame la marquise, lui dit-il ; regardez, la voilà.

La jeune femme portant un vêtement de grand deuil, venait de paraître sur le seuil du pavillon. Son mari était près d'elle. La marquise serrait les mains qui se tendaient vers elle.

Son vêtement noir faisait ressortir la pâleur mate de son visage ; la tristesse répandue sur ses traits et la langueur de son regard ajoutaient à sa merveilleuse beauté quelque chose de suave et de mystérieux. Mais, ce qui frappa particulièrement l'agent de police,

c'est l'expression de douceur et de bonté ineffables empreintes sur sa physionomie. Il ne pouvait la quitter des yeux.

—Venez-vous ? lui dit Firmin.

—Oui, oui, certainement, répondit-il.

Après avoir mis un baiser sur le front de la marquise, le marquis venait de la quitter, en lui disant :

—Ta présence n'est plus utile, dans un instant tu pourras retourner près des enfants.

Les domestiques suivirent leur maître. Morlot marcha derrière eux. La marquise était rentrée dans l'intérieur du pavillon.

Un instant après le convoi se mettait en marche.

A la suite de deux ou trois personnes, qui étaient à pied, venait une longue file de voitures de deuil et autres.

En se rendant aux Ternes, l'intention de Morlot était d'assister à l'enterrement de madame de Perny ; mais il avait subitement changé d'idée, et, au lieu de prendre place parmi ceux qui suivaient le cercueil, il se rangea de côté et les laissa passer devant lui. Sans attendre le défilé des voitures, Morlot rentra dans le jardin et se dirigea rapidement vers le pavillon.

XXV

Pourquoi l'agent de police était-il rentré dans le jardin ? Qu'allait-il faire ?

Soupçonnant la vérité, il voulait voir comment madame de Perny avait pu faire cette chute qui avait causé sa mort.

Après avoir fait le tour du pavillon, il s'arrêta devant la porte de la cuisine, regardant les marches de pierre sur lesquelles madame de Perny était tombée. Bien qu'elles eussent été lavées à grande eau, on y voyait encore quelques taches de sang. Ensuite, il leva les yeux vers la fenêtre du premier. Personne n'avait encore touché à la barre d'appui, qui restait à moitié détachée, comme au moment de la chute.

—Ce n'est pas très haut, pensait Morlot ; si la tête n'avait pas si malheureusement frappé l'angle de la pierre, madame de Perny en aurait été quitte pour quelques contusions. Enfin, c'est ainsi qu'elle devait mourir.

Tout en tourmentant sa moustache, il se mit à réfléchir. Le soupçon persistait.

Il ne parvenait pas à s'expliquer comment madame de Perny avait pu tomber de sa fenêtre, et toujours cette idée lui revenait : il faut qu'une main brutale l'ait poussée.

—Elle avait chez elle vingt mille francs, se disait-il, où est cette somme maintenant ? J'ai bien regardé la Perny : il avait l'air sombre, le regard inquiet, la figure d'un homme qui vient de commettre un crime. J'ai deviné son agitation intérieure. Pourquoi était-il ainsi ? C'est une révélation.

Ses yeux se fixèrent encore sur la fenêtre et la barre d'appui.

—Pour bien voir il faudrait que je fusse dans la chambre, murmura-t-il.

—Je veux voir !

Il revint devant la porte d'entrée du pavillon, qui était restée ouverte. Il tendit l'oreille tout en jetant autour de lui un regard rapide. Il n'y avait personne dans le jardin, un profond silence régnait. N'hésitant plus, il entra résolument. Il monta l'escalier et pénétra dans la chambre de madame de Perny.

La marquise était dans le salon. Morlot avait fait si peu de bruit qu'elle n'avait rien entendu.

Au bout de quelques minutes, la jeune femme sortit du salon et descendit l'escalier. Elle s'en allait. Mais, soudain, elle s'aperçut qu'elle oubliait quelque chose qui se trouvait dans la chambre de sa mère. Elle remonta précipitamment l'escalier et n'eut qu'à pousser la porte.

A la vue d'un homme inconnu qui se tenait debout dans l'encadrement de la fenêtre, la marquise laissa échapper un cri de surprise et d'effroi. Morlot se retourna.

—Oh ! pardon, madame la marquise, dit-il.

Et il s'inclina respectueusement.

La jeune femme s'était remise promptement.

—Que faites-vous là, monsieur ? lui demanda-t-elle d'un ton sévère.

—Madame la marquise, je regardais.

—Vous regardiez ?

—Oui, madame, et avec la plus grande attention.

—Ai-je droit de vous demander ?...

—Ce que je regardais ? l'interrompit Morlot ; oui, madame la marquise, vous avez ce droit. Veuillez vous approcher, je vais vous le montrer.

Elle fit deux pas en arrière comme si elle avait peur.

—Oh ! ne vous effrayez pas, madame la marquise, reprit Morlot, vous n'avez rien à craindre.

—Mais je ne vous connais pas, balbutia-t-elle.

—Tout à l'heure, je vous dirai qui je suis, madame la marquise ; je suis monté dans cette chambre qui était celle de madame votre